

Pourquoi faire entrer un couple au Panthéon, alors que c'était un groupe qui était visé par les nazis ?

Par Annette Wieviorka

Un bref volume de l'historienne replace l'entrée au Panthéon, le 21 février, de Missak et Mélinée Manouchian dans son contexte historique, qu'elle juge insuffisamment pris en compte.

Propos recueillis par Florent Georgesco

Publié le 16 février 2024

https://www.lemonde.fr/livres/article/2024/02/16/anatomie-de-l-affiche-rouge-d-annette-wieviorka-pourquoi-faire-entrer-un-couple-au-pantheon-alors-que-c-etait-un-groupe-qui-etait-vise-par-les-nazis_6216873_3260.html

Dans une lettre ouverte publiée par Le Monde (24 novembre 2023), des intellectuels et des descendants des résistants étrangers communistes, membres des FTP-MOI, assassinés par les nazis en 1944, critiquait le choix de leur rendre hommage en ne faisant entrer au Panthéon que l'un d'entre eux, Missak Manouchian (1906-1944), et son épouse, Mélinée (1913-1989). L'historienne Annette Wieviorka, autrice d'un livre devenu classique sur les FTP-MOI, Ils étaient juifs, résistants, communistes (Denoël, 1986 ; réédition augmentée Perrin, 2018), était une des signataires de ce texte. Elle publie aujourd'hui Anatomie de l'Affiche rouge, où elle précise sa position, tout en détaillant l'histoire de l'affiche de propagande par laquelle les nazis avaient livré à la vindicte populaire dix des martyrs de 1944, présentés comme une « armée du crime ».

Quels ont été vos sentiments quand vous avez appris que Missak et Mélinée Manouchian allaient -entrer au Panthéon ?

J'ai vite éprouvé un malaise, pas du tout à l'idée que les Manouchian y entrent, mais parce qu'ils allaient y entrer seuls. C'était le sens de notre lettre ouverte : il n'y avait aucune raison de ne pas panthéoniser en même temps les vingt et un autres hommes fusillés le 21 février 1944 au Mont-Valérien, et Olga Bancic, la seule femme du groupe, guillotinée en Allemagne le 10 mai. Pourquoi faire entrer un couple, alors que c'était un groupe qui était visé par les nazis ? Je sais bien qu'une plaque, avec tous les noms, va être posée au Panthéon. Mais on ne parle que des Manouchian. Or ce qui compte, c'est moins la cérémonie officielle que ce qui se passe autour d'elle dans les médias ou l'édition. C'est pour cela que j'ai écrit ce texte : je voulais faire entendre une autre voix, qui porte simplement l'exigence d'un retour aux faits historiques.

Vous contestez notamment la désignation de ce groupe comme « groupe Manouchian ». Pourquoi ?

C'est un point sur lequel tous les historiens sont d'accord. Ce qui existe, ce sont les groupes de résistance FTP-MOI. Missak Manouchian a été responsable de leur commandement militaire pour la région parisienne pendant trois mois, d'août 1943 à son arrestation mi-novembre. Il n'a eu le temps d'accomplir qu'une action d'importance, l'exécution de l'officier SS Julius Ritter, qui avait été préparée par son prédécesseur dans cette fonction, Boris Holban.

Cela n'enlève rien à sa grandeur. Mais parler de « groupe Manouchian » ne correspond à rien. Il n'a pas constitué de groupe : il a fait partie d'une organisation globale, où il a exercé des responsabilités. L'expression, au demeurant, est tardive : elle apparaît en 1954, lorsque les communistes parisiens obtiennent qu'une rue soit nommée « Groupe-Manouchian ». C'est dans ce

cadre que le parti a commandé un poème à Aragon, qui deviendra Strophes pour se souvenir – il a d'abord été publié, en 1955, sous le titre Le Groupe Manouchian.

Vous montrez que le poème efface une donnée centrale : le fait que sept des dix résistants de l’Affiche rouge étaient juifs. Comment expliquer ce silence ?

Non seulement ils étaient juifs, mais ils étaient visés en tant que tels par les nazis. Je cite les textes de propagande qui ont accompagné l’affiche. Ils sont explicites : « Le crime est au service du judaïsme », peut-on lire entre autres. Je vois que certains me reprochent, dans ce débat, de pratiquer une forme d’assignation identitaire envers des résistants qui étaient d’abord communistes et internationalistes. Ils l’étaient, de fait. Mais ce sont les nazis qui les désignent comme juifs, et montrent, par leurs textes, que la finalité même de l’affiche était antisémite.

Or, en effet, le mot « juif » n’apparaît pas une seule fois dans le poème d’Aragon. Quand il l’écrit, cela fait plus d’un an que Staline est mort [le 5 mars 1953], ce qui a mis fin au prétendu complot des « blouses blanches », une accusation montée de toutes pièces contre des juifs. Mais la question de l’antisémitisme soviétique est loin d’être close. Le procès Slansky, à Prague, fin 1952, a condamné les inculpés à mort pour « complot sioniste ». L’un d’eux, Artur London, l’auteur de L’Aveu [Gallimard, 1968], était un dirigeant des MOI pendant la guerre. Il a sauvé sa peau grâce à ses relations dans les sphères dirigeantes du Parti communiste français. Mais, en 1955, il est toujours en prison.

On ne peut comprendre le poème sans le replacer dans ce contexte soviétique. Aragon écrit au service d’un parti qui est lui-même au service de l’URSS. Et ce qu’il faut bien voir, c’est que la légende du « groupe Manouchian » s’est répandue à travers son poème. Car, en 1959, Léo Ferré le met en musique, et cette chanson, -L’Affiche rouge, va connaître un succès extraordinaire, être reprise par des dizaines de chanteurs jusqu’à aujourd’hui. Mais qu’en retient-on ? Le sacrifice de résistants étrangers, l’amour de la France, l’amour entre Missak et Mélinée. Très bien. Sauf que les juifs ont disparu et, avec eux, l’objectif antisémite de l’affiche.

Pas seulement : « nul ne semblait vous voir français de préférence » pas seulement les juifs mais aussi les apatrides chassés de leur pays par la répression nazie et... stalinienne »

En ne faisant entrer que les Manouchian au Panthéon, Emmanuel Macron s’inscrit-il dans le sillage de ces arrangements avec la vérité historique ?

Oui, parce qu’il n’a pas fait la clarté sur tout cela. La mémoire n’est pas l’histoire, elle a ses canaux spécifiques, et elle est légitime dans son ordre. Ce n’est pas elle que je conteste. Mais chacun doit être dans son rôle. Celui du président de la République est de conduire une politique de mémoire. Celui de l’historien est de déconstruire les légendes pour essayer de faire émerger des récits plus conformes aux faits. Le problème commence quand les rôles se confondent, et que les politiques prétendent dire l’histoire. Il était possible de célébrer la belle figure des Manouchian sans se laisser embarquer dans ces vieilles légendes. Cela n’a pas été fait. C’est une occasion manquée.